

# L'ŒUVRE

Après la nuit vient le jour.  
Après la guerre vient la

(Un mot  
supprimé  
par la  
censure)

14, Rue Drouot

Téléphone : GUT. 02-71. BERG. 48-51

Après 9 heures : GUT. 59-59

Directeur:

GUSTAVE TÉRY

ABONNEMENTS

1 An	6 Mois	3 Mois	1 Mois
18 fr.	9 fr.	4 fr. 50	1 fr. 50

## Enorme bouffonnerie

### Anastasie ÉCHOPPE Démosthène !

N'ayant pas réussi à tuer l'*Œuvre*, Anastasie a-t-elle résolu de la faire mourir de rire ?

Je me proposais justement d'écrire à M. Jules Gautier pour revendiquer avec une douce obstination mon droit strict et imprescriptible d'employer à ma guise tous les vocables de la langue française. Il n'y a aucune loi divine ni humaine qui autorise M. Gautier Jules à m'interdire, par exemple, l'usage des mots *paix* et *métallurgie*.

Que M. Jules Gautier n'invoque pas une consigne sévère, exécutée sans nuances par des subalternes sans discernement. En citant tous les faits et tous les noms propres nécessaires, je comptais bien établir que recourir à de telles pratiques, c'est mettre sournoisement la censure au service d'intérêts privés ; et, dans une lettre également privée, pour que notre Censorissime n'ignorât rien des responsabilités qu'il assume, j'allais lui fournir sur ces intérêts tous les éclaircissements et toutes les précisions indispensables. Il est bon de prévoir l'heure du grand règlement de comptes, et M. Jules Gautier ne peut se dissimuler que, le jour venu, nous en aurons quelques-uns à lui demander.

Mais la plume m'est tombée des mains lorsqu'on m'apporta hier, tout vagissant, le petit dernier d'Anastasie.

Un éditeur parisien s'est avisé récemment de publier en brochure les *Philippiques* de Démosthène. Suivant l'usage, et, pensait-il, pour la forme, il envoya le « manuscrit » au bureau de la censure. Quelle ne fut pas sa stupeur quand on le lui renvoya criblé et sabré de coups de crayon bleu ! ANASTASIE AVAIT CAVIARDÉ DÉMOS THÈNE !

Voilà qui dépasse tout, et qui emporte tout dans un ouragan de rire. Mais avant de rire tout votre saoul, — c'est si bon et si rare en ce moment ! — assurez-vous d'abord avec moi qu'il ne s'agit pas d'une mystification.

Je précise : l'éditeur est M. Flourey, l'aimable lettré, qui tient sur le boulevard, à la jolie vieille mode française, la dernière librairie où l'on cause. C'est lui qui a bien voulu nous communiquer l'invisible document que j'ai là sous les yeux.

La couverture se présente ainsi :

LES PHILIPPIQUES  
de  
DÉMOS THÈNE

Textes choisis

Au-dessous, le cachet de la censure :

MINISTÈRE DE LA GUERRE  
BUREAU DE LA PRESSE

Et cette note préliminaire :

Sous réserve expresse des passagers rayés au crayon bleu.

Vous entendez : l'imprimatur n'est accordé que sous réserve expresse !

C'est-à-dire que, si l'éditeur ne pas compte des ratures d'Anastasie et publie sans en rien expurger le texte du prince des orateurs, texte vieux de deux mille deux cent et septante années, M. Gautier, Jules pour Anastasie, sera saisir froidement par les gen-

voilà pour la première *Philipique*.

Anastasie n'a rien trouvé à reprendre dans la seconde. Un coup de crayon hésitant marque qu'elle a failli biffer cette phrase :

Chacun réussit mieux dans ce qui l'occupe et l'intéresse : Philippe dans les actes et nous dans les discours.

On ne saura jamais pourquoi elle a respecté ici le texte de Démosthène. Mais, dans la troisième *Philippique*, il lui a suffi d'apercevoir le mot *paix* pour partir en guerre furieusement, les ciseaux en bataille. Car la troisième des immortelles harangues commence ainsi :

Souvent, Athéniens, presque dans chaque assemblée, on rappelle les attentats dont Philippe, depuis la conclusion de la paix, se rend coupable et envers vous et à l'égard des autres Grecs.... Si nous reconnaissions tous que Philippe fait la guerre à notre cité, qu'il viole la paix, l'orateur n'aurait qu'à vous conseiller les moyens de défense les plus sûrs et les plus faciles.

Qui, nous en sommes là, Anastasie ne permet même pas à Démosthène de dire que faire la guerre, c'est violer la paix !

A ce dernier trait, je ne me sens plus le courage de poursuivre. Rien, pas même le génie oratoire de Démosthène, n'ajouterait quoi que ce soit à l'éloquence de ces exemples. Il nous faudrait passer le Rhin et emprunter un mot aux Boches pour trouver la seule épithète capable de qualifier et de flétrir cette colossale imbécillité.

Croyez-vous que l'on soit jamais descendu si bas dans l'insoudable abîme de la bêtise humaine ?

Je vous en prie, ne tirez pas encore l'échelle : laissez-moi le temps de remonter...

Gustave Téry

## Les Communiqués

15 heures

En BELGIQUE, les tirs de notre artillerie ont bouleversé les organisations ennemis de la GRANDE DUNE et provoqué l'explosion d'un dépôt de munitions.

A l'ouest de la MEUSE, violent bombardement de tous les secteurs. Combats à coups de grenades dans le bois d'AVOCOURT.

Au cours de la nuit, nous avons élargi et consolidé nos gains d'hier au MORT-HOMME. Il se confirme que les pertes ennemis ont été considérables, particulièrement du fait de notre préparation d'artillerie. Sur un point, deux hommes sont venus se rendre pendant le tir : ils étaient les derniers survivants des occupants de leur tranchée.

A l'est de la MEUSE, bombardement de la région de VAUX.

En WOËVRE, notre artillerie a exécuté de nombreuses concentrations de feux.

Aux EPARGES, nous avons fait sauter une mine dont nous organisons l'entour.

A l'est de SAINT-MIHIEL, une forte reconnaissance ennemie, qui tentait d'aborder un de nos postes de la région d'APREMONT, a été repoussée.

Nuit calme sur le reste du front.

23 heures

En ARGONNE, notre artillerie a canonné les organisations ennemis du bois de CHEPPY. A la FILLE-MORTE, lutte de mines à notre avantage.

A l'ouest de la MEUSE, le bombardement a été très violent dans la région de la cote 304. Au MORT-HOMME, une petite attaque allemande sur une des tranchées récemment conquises par nous a été arrêtée par nos tirs de barrage.

A l'est de la MEUSE et en WOËVRE, activité intermittente de notre artillerie. Rien à signaler sur le reste du front, en dehors de la canonnade habituelle.

## LA GUERRE AÉRIENNE

Un de nos avions a livré combat à deux appareils allemands dans la région de Douaumont : l'un est tombé désemparé, l'autre a pris la fuite.

## L'Union "sucrée"

Il se passe en ce moment un phénomène curieux. Nos grands journaux affichent un optimisme sans nuages. Quand nous les lisons, nous serions bien difficiles si nous n'étions pas contents de nous-mêmes ! Nous y apprenons que la guerre a fait surgir en France une république de Salente, où tout le monde fait son devoir, depuis nos ministres, qui ont tous du talent, jusqu'aux ouvriers des usines, qui sont tous des saints, en passant par les femmes, qui sont toutes dans les hôpitaux.

Nos hommes politiques n'inaugurent pas une ambulance, une fête de charité ou un monument, fût-il en plâtre, sans nous dire que nous sommes une génération extraordinaire ! Nos ancêtres, aux époques les plus héroïques, n'ont été que de la petite bière au regard de nous !

Nous ne pouvons écrire une lettre sans produire quelque chose de sublime qui sera admiré dans les siècles des siècles. Nos arrière-petits-enfants étudieront encore la façon admirable que nous avions d'éternuer ou de nous moucher en 1916.

On n'avait jamais vu ça, on ne le reverra jamais. M. Maurice Barrès abat quotidiennement ses trois colonnes de l'*Écho de Paris* pour nous l'affirmer avec solennité, et tous nos autres pontifes de l'écrivain, dans une langue moins sûre, mais avec une égale vigueur de poignet, ne nous tiennent pas quitte qu'ils ne nous aient cassé chaque matin trois ou quatre encensoirs sur le nez. On a beau dire. C'est agréable de lire ça en déjeuner.

Cependant, après cette heure où je bois du lait, j'en passe une moins savoureuse à ouvrir mon courrier personnel. C'est drôle : ces messieurs des grands journaux ne reçoivent donc pas de lettres ? Pour trouver quoi tout va si bien, on ne leur signale donc pas les mille petits faits qui, à moi, me chavirent le cœur, et dont la totalisation me rappelle chaque jour que nous ne travaillons pas autant que nous le devrions, que l'alcoolisme continue à ravager la race, que notre million d'hectares en friche ne voit pas venir ses prisonniers de guerre, que la paperasserie n'a pas diminué d'une feuille et que la censure, hélas ! ne met pas le génie dans la corbeille de ceux à qui elle apporte la toute-puissance !

En sorte que le malheur et le danger nous ont donné des ailes, c'est entendu, mais que nous ne sommes pas encore des anges — il s'en faut — et qu'un peu de modestie nous siérait mieux, qui engendrerait un peu moins de *satisfecit* et un peu plus d'exams de conscience. L'union sacrée ne doit pas dégénérer, à force de compliments et de fadeurs, en union sacrée où nos ailes, nos fameuses ailes, s'englueraient comme mouches dans du sirop.

La guerre est une chose, et la trêve des confiseurs en est une autre.

Maurice de Waleffe

## Pas le droit de se plaindre

Le principe qui, depuis la guerre, s'est élevé à la dignité de vérité éternelle, universelle, immuable et intangible, est que le civil n'a pas le droit de se plaindre.

On crut d'abord que ce dogme s'appliquait aux bouchers, liquoristes, épiciers et tanneurs qui, trouvant dans chaque jour de guerre une petite fortune, eussent été mal venus de geindre sur des inconvénients immédiatement monnayables. Mais la continuité de la guerre nous a appris que la défense de la patrie imposait à tous les pékins, qu'ils fussent acheteurs ou vendeurs, un mutisme stoïque sous les douleurs distribuées par la vie civile de l'arrière.

« C'est la guerre ! » devient un mot d'ordre de résignation universelle, et la « rouspétance » qui, naguère, valait à son auteur quelque considération est regardée, depuis tantôt deux ans, comme un crime de lèse-patrie, une espèce de trahison de la chose publique. Un civil qui se plaint passe immédiatement pour un déchet d'humanité. On le montre au doigt, on crache sur son passage.

Cette religion, comme toutes les religions naissantes, a eu immédiatement ses martyrs et ses bourreaux. Ces derniers peuvent se compter ; par contre, les victimes sont innombrables. En veut-on quelques exemples ?

Des milliers et des milliers de citoyens

usent des tramways. Comme ils ne sont que de simples civils, et en vertu du principe qu'ils auraient mauvais goût de se plaindre, la Compagnie des tramways se moque des horaires, retardé les départs à son gré et les supprime dès la venue de la nuit.

Quelques individus se hasardent encore à sortir le soir. Puisqu'ils ne sont que de vulgaires pékins, la municipalité autorise les propriétaires à leur tendre des embûches. Impossible au promeneur nocturne de faire deux pas sans se heurter aux pouilles dont la tête, souvent en mauvais état, lui meurtrit les tibias. Le passant est-il délicat ? Son odorat est-il sensible, sa gorge fragile ? Cela importe peu au chiffoir qui, conscient de son droit nouveau, renverse et secoue les boîtes à ordures, épargne leur contenu et expédie dans le visage du noctambule un échantillon de gaz asphyxiant que les Boches adopteraient volontiers.

Il est des grincheux qui déplorent l'approche du jour de l'an et les petites barques légendaires. Aussi, pour leur former le caractère, a-t-on permis aux forains d'organiser, de janvier à décembre, en plein boulevard Haussmann une abondante exposition de leur camelote. Si le trottoir est envahi par ce commerce en plein vent, il reste aux piétons la compensation de descendre sur la chaussée où ils ne manqueront pas d'être écrasés par les autos civiles et militaires.

De quelque côté que nous mènent nos pas, nous avons des surprises. Ici, ce sont des trous qui ne seront jamais comblés, là des palissades qui suppriment, les refuges. Et comment décrire ce fleuve de goudron visqueux qui, actuellement, roule par l'avenue du Bois et les Champs-Elysées ? Ah ! il serait bien reçu celui qui gémirait sur ses bottines brûlées ou ses pneumatiques calcinés ! « Va donc dans les tranchées, espèce d'embusqué ! » lui crierait un des défenseurs de l'ordre. Et, le lendemain, le goudron serait plus chaud de quelques degrés.

Molésté, écrabouillé par la tyrannie des grandes administrations, des sociétés puissantes, des fournisseurs échontés, le civil mène une existence dont les forçats ne voudraient point.

Certes, songeant aux braves gars des tranchées, le pékin n'a pas le droit de se lamenter. Mais comprend-on alors pourquoi le combattant permissionnaire qui traverse Paris nous plaint sincèrement d'avoine à subir la sottise, le sans-gêne et l'impertinence d'individus, civils eux aussi, dont la tâche aura été, durant cette guerre, d'embêter le pauvre monde ?

Jeanne Landre

## Service auxiliaire

J'ai rencontré un auxiliaire. « Belle faire, penserez-vous, il suffit de descendre dans la rue ! » Évidemment.

Cependant cet auxiliaire m'a vivement intéressé. Il marchait doucement, s'attardait à chaque boutique, reluquait les femmes et humait le printemps. Bref, il flânait considérablement.

— Vous semblez bien heureux de vivre, mon ami, lui dis-je. Il fait meilleur ici qu'au front. Le bleu horizon vous sied à ravir ; la Belle-Jardinière à qui le commandant de la 22<sup>e</sup> section vous a conseillé de vous adresser, plutôt que d'endosser un velours de l'Etat, vous a confectionné un complet superbe. Comme vous portez aussi des bandes molletières, ces dames pourront vous prendre pour un vrai poilu en permission. Pendant ce temps, un vieil employé continue sans doute à gérer votre commerce.

Je gagerais que vous êtes dans l'alimentation. Quelques femmes remplacent avantageusement pour vous vos commis mobilisés. Enfin, l'administration militaire n'absorbe pas votre temps au point de vous empêcher d'aller jeter, chaque jour, le coup d'œil du maître.

L'auxiliaire m'interrompt, farouche :

— Monsieur, ce que vous dites est indigne ! Le front ! Ah ! que n'y suis-je ! Au moins je servirais à quelque chose.

— Non ! je ne suis point un profiteur de la guerre. J'avais monté une petite industrie : branche aéronautique. Je vous confierai même que certain avion de mon invention, en voie de construction, me donnait beaucoup d'espérances. Mobilisé, j'ai dû tout abandonner. Ma maison est fermée.

« Une légère infirmité m'a fait classer dans le service auxiliaire. Mais, à défaut de bonnes jambes, il me reste des bras, un cœur, un cerveau. A quoi l'autorité militaire emploie-t-elle tout cela ? Au secrétariat du médecin chef de service dans une petite ville de banlieue !

« Chaque matin, celui-ci voit une vingtaine d'ouvriers de l'usine voisine ; j'écris sur un bulletin leur maladie, l'exemption de travail accordée. Je transcris ensuite ces renseignements sur

un registre, qu'on ne consulte d'ailleurs jamais.

« Et c'est fini. Néanmoins je reste au bureau, les bras croisés, jusqu'au soir.

« A pareil métier, un homme payé à la tâche gagnerait 50 centimes par jour. Je coûte autrement cher à l'Etat.

« Mais voilà ! Des règlements antédiluviens accordent au médecin-chef un secrétaire. Il le prend.

« L'idée ne vient à personne que le secrétaire du commandant de place, dans le bureau à côté, pourrait ajouter, sans risques pour ses méninges, mon travail au siège !

L'exemple est typique. Cependant, cette plie des auxiliaires, tant de fois mise à nu, persiste sans que personne y apporte de remède.

D'abord on se heurte au principe sacro-saint de l'égalité, en vertu duquel, pour ne point déplaire à quelques commères, l'appel d'une classe touche aussi bien les utilisables que les inutilisables. En donnant l'uniforme à tout le monde, on s'imagine avoir fait tout le monde soldat.

D'autre part, on signale le mal d'une façon beaucoup trop vague et générale.

Il ne suffit pas de s'écrier :

« Que d'hommes retenus dans les dépôts, dans les services de l'intérieur pour des tâches d'une utilité contestable, et qui pourraient être employés à relever la production nationale ! »

Ces auxiliaires inutilisables et inutilisés, il convient de les dépister, pour ainsi dire, individuellement, afin de « débarrasser l'armée d'un couteau et en combattant poids mort, et d'apporter un renfort singulièrement précieux à l'activité économique de la nation ».

L'enquête serait singulièrement suggestive qui mettrait en parallèle ce que chaque auxiliaire fait à la caserne, avec ce qu'il pourrait faire chez lui en faveur du pays.

Se trouvera-t-il un ministre pour décider le renvoi en masse de tous ces hommes dont il ne peut rien faire ?

Oui, peut-être ; mais à la condition qu'il ne consulte pas au préalable ses bureaux. Ils lui prouveraient que tous les employés sont indispensables, que tous les états, tous les bordereaux sont nécessaires.

Pour commencer, il suffirait qu'il prescrivit, à titre d'essai, une réduction de dix pour cent dans les employés de tous les services du territoire, et qu'il veillât à l'exécution, malgré les pleurs et les grincements de dents.

Surpris de voir la machine fonctionner tout aussi bien, dans quinze jours il réduirait encore.

Le seul moyen, en effet, de supprimer les papiers, c'est de supprimer ceux qui les font.

#### Général Verraux

#### Mort du cardinal Sevin

Le cardinal Sevin, archevêque de Lyon, primat des Gaules, est mort hier matin à l'Hôpital Saint-Joseph de Lyon, à la suite de l'opération de l'appendice qu'il avait subie mardi.

Le défunt était né en 1852 à l'Isère (Ain).

Après de brillantes études au grand séminaire de Belley, il fut ordonné prêtre en 1876, et nommé professeur au grand séminaire dont il prit la direction en 1891.

En 1908, il fut nommé évêque de Châlons-sur-Marne, puis archevêque de Lyon quatre ans plus tard.

#### Le canal de Marseille au Rhône sera inauguré dimanche

MM. Sembat, ministre des travaux publics, Clément, ministre du commerce, et Thierry, sous-secrétaire d'Etat à l'intendance, inaugureront dimanche prochain le canal de Marseille au Rhône, achevé pendant la guerre.

Ce jour-là, tombera le dernier iouchon de cinq mètres d'épaisseur qui empêche encore les deux galeries du souterrain de Rove de se rejoindre exactement.

#### Contre l'alcoolisme

L'intercommission rouennaise d'anti-alcoolisme organise pour demain samedi, au théâtre des Arts de Rouen, un grand meeting anti-alcoolique en faveur de la suppression absolue des boissons spiritueuses.

Voilà un meeting vraiment intéressant.

#### Le condamné à mort Condoyannis

Le troisième conseil de guerre avait condamné à la peine de mort, il y a trois mois, un nommé Condoyannis, sujet grec, habitant Paris, boulevard Haussmann.

Les motifs qui avaient dicté le grave jugement des juges militaires étaient des plus accablants pour Condoyannis, accusé de trahison.

Il avait, en effet, d'après l'acte d'accusation, fourni à l'Allemagne la composition de nos places fortes, tant comme effectifs que comme moyens de défense, et signalé, en outre, à l'ennemi les mouvements de nos unités navales. Aussi le conseil de révision et la Cour de cassation avaient-ils rejeté les pourvois formés par le condamné ; de plus, le dossier avait été transmis, avec avis défavorable de l'autorité militaire, au président de la République auquel le trahisseur avait adressé un recours en grâce.

Malgré la culpabilité écrasante du condamné, le ministre de Grèce à Paris n'a cessé de multiplier ses démarches en faveur de Condoyannis, son compatriote, et il vient d'obtenir un commencement de satisfaction. En effet, le médecin principal au Val-de-Grâce Briand, allemande réputé, vient d'être désigné pour procéder à l'examen mental du trahisseur.

Si cet examen est jugé nécessaire après la condamnation, n'est-il pas plus naturel de l'effectuer avant de juger le coupable ?

## Hors d'œuvre

### Pour nos « Glorieux blessés »

Les blessés de guerre, après un séjour dans une formation chirurgicale, ont souvent besoin d'un complément de soins sous forme de traitement spécifique : électrothérapie, mécanothérapie, massages, etc., et pour parfaire leur guérison, sont admis dans des hôpitaux spéciaux.

Dans la plupart des cas, leur état leur permettrait de sortir en ville, et de profiter d'une liberté bien gagnée. Mais, justement, cette liberté, ils ne l'ont pas.

Il n'existe pas, en effet, de règlement unique, accordant d'une façon large et générale, le droit d'aller se promener lorsque le médecin traitant, seul compétent pour en juger, n'y voit aucun inconvénient.

Les usages varient suivant les hôpitaux. On nous signale, notamment, qu'à la Salpêtrière les blessés sont soumis à d'injustifiables brimades. Le bon plaisir d'un aspirant rend vainces les bonnes intentions du médecin de service, et les convalescents, en dehors de leurs heures de traitement, n'ont pas le droit de fêter visite aux parents ou amis qu'ils peuvent avoir dans Paris.

On parle beaucoup, dans la presse, de « nos glorieux blessés »... Ils ne tiennent pas à de flatteuses épithètes qui, d'ailleurs, froissent leur modestie. Mais, repoussant ce qu'ils estiment un excès d'honneur, ils voudraient bien qu'on leur épargnât l'indignité d'être traités comme de jeunes potaches indisciplinées.

### Turqueries

Vous avez entendu parler de la chute de Trébizond ? A Constantinople, on l'ignore. Et ce serait parfait, si les communiqués turcs ne fournissaient aux humoristes de toutes les parties du monde matière à se réjouir surabondamment. Lisez plutôt cette explication, datée du 20 avril, de la série de défaites subies par les forces ottomanes, et qui amena les Russes dans le grenier turc :

Sur le front du Caucase, principalement sur l'aile droite et dans le secteur de Tchorsk, la lutte prend un caractère violent. Une tentative de l'ennemi d'avancer au prix de grandes pertes, a été déjouée par une contre-attaque de nos troupes. L'ennemi, qui met à profit la situation que lui offre la place forte de Batoum, refuse, de temps en temps, par le feu de ses navires, nos détachements d'observation des côtes de Lazistan et prend le dessus en renforçant et en soutenant autant que possible ses forces de terre. Mais nos troupes, sans s'inquiéter de leur faiblesse numérique, s'efforcent par leur vaillance d'échouer les opérations ennemis...

Ouf ! c'est fort, fort comme un Turc.

### Offres d'emploi

Dans le *Petit Marseillais* du 28 avril, on lit avec surprise cette annonce :

MM. les colonels de l'armée active disponibles et sans emploi, se trouvent actuellement en résidence à Marseille, sont priés de faire connaître d'urgence au commandant d'armes, place de Marseille, leurs noms, prénoms, corps, situation et adresse.

Il est assez peu probable qu'il se trouve actuellement beaucoup de colonels de l'armée active disponibles, sans emploi, et en résidence à Marseille.

### Comment on embusque

Le *Courrier d'Haiphong* nous révèle le procédé employé dans nos colonies asiatiques pour retenir malgré eux dans les bureaux de charmants jeunes gens bien protégés qui, naturellement, brûlent du désir de partir pour le front.

Soit, dans une administration quelconque, deux fonctionnaires et deux postes ; un des fonctionnaires à 28 ou 30 ans, l'autre 50. L'un des postes est indispensable au fonctionnement de la machine administrative ; l'autre inutile ou même inexistant.

Le troisième conseil de guerre avait condamné à la peine de mort, il y a trois mois, un nommé Condoyannis, sujet grec, habitant Paris, boulevard Haussmann.

Les motifs qui avaient dicté le grave jugement des juges militaires étaient des plus accablants pour Condoyannis, accusé de trahison.

Il avait, en effet, d'après l'acte d'accusation, fourni à l'Allemagne la composition de nos places fortes, tant comme effectifs que comme moyens de défense, et signalé, en outre, à l'ennemi les mouvements de nos unités navales. Aussi le conseil de révision et la Cour de cassation avaient-ils rejeté les pourvois formés par le condamné ; de plus, le dossier avait été transmis, avec avis défavorable de l'autorité militaire, au président de la République auquel le trahisseur avait adressé un recours en grâce.

Malgré la culpabilité écrasante du condamné, le ministre de Grèce à Paris n'a cessé de multiplier ses démarches en faveur de Condoyannis, son compatriote, et il vient d'obtenir un commencement de satisfaction. En effet, le médecin principal au Val-de-Grâce Briand, allemande réputé, vient d'être désigné pour procéder à l'examen mental du trahisseur.

Si cet examen est jugé nécessaire après la condamnation, n'est-il pas plus naturel de l'effectuer avant de juger le coupable ?

Il serait indiqué de mettre le fonctionnaire âgé et capable au poste indispensable, et de supprimer le poste inutile, ce qui permettrait d'envoyer le jeune homme à la caserne.

Un contre, on donne le poste inutile au fonctionnaire âgé, qui n'a pas à redouter la chasse aux embusqués. Et on oblige le jeune homme (qui brûle de partir pour le front) à occuper le poste indispensable...

C'est seulement en Indo-Chine qu'on peut voir des choses pareilles.

### Les os de Mahomet

On ne saurait trop admirer la souplesse de la propagande boche et son adaptation à la mentalité des assujettis.

Un évêque anglican a rapporté à la Société des Missions, à Londres, la dernière trouvaille des Allemands à l'usage des Turcs.

Voici le thème : les Anglais ont emporté à Londres les restes des Pharaons, et ils veulent prendre Médine et La Mecque pour s'emparer des os de Mahomet et les transporter au British Museum.

Ça a l'air bête comme tout. Mais, pour qui connaît le fanatisme musulman, il était difficile de trouver mieux... C'est d'ailleurs avec des histoires de ce genre que Mahomet a soulevé le fanatisme latent de son peuple et créé l'Islam.

### M. Lebureau pompier

Communay est une petite commune de l'Isère, à 11 kilomètres de Vienne et 22 kilomètres de Lyon. Dans une mine d'anthracite, un matin, à 10 heures 30, le feu se déclare. Quelques vieillards vont querir la pompe municipale. Hélas ! l'incendie se propage, malgré les plus louables efforts. Le maire dépêche alors le secrétaire de mairie au bureau de poste pour demander téléphoniquement à Vienne la pompe automobile. « Elle arrive ! » répond-on.

Quarante minutes s'écoulent. Puis, un émissaire expédié par le bureau de poste accourt : « Pour envoyer la pompe, onnonce-t-il, il faut un ordre spécial de l'autorité militaire... Il faut indiquer le lieu exact du sinistre, le nombre et l'emplacement précis des bouches d'eau, la profondeur des puits, leur éloignement des bâtiments... etc. »

Et l'émissaire ajoute :

« D'ailleurs, la pompe de Vienne n'est pas disponible ! »

Elle n'était, du reste, plus utile la pompe de Vienne : l'incendie avait tout consumé !

### Un bluff allemand

Il passe dans les journaux neutres une photographie héroïque. Elle représente des soldats allemands franchissant les grilles d'un parc ou d'un jardin, et, en dessous, on lit cette légende : « Soldats allemands prenant d'assaut une fortification russe. » On frémît un instant, et, malgré tout, on reconnaît à nos adversaires une agilité quasi féline.

Mais l'admiration diminue quand, en ouvrant le *Lokal Anzeiger*, on voit la même photographie avec ce titre : « Soldats allemands s'exerçant à franchir des obstacles avec armes et bagages. »

Enfin, on est complètement effaré de lire dans un journal danois que cette photographie représente tout simplement des soldats qui, entrant dans un village, escaladent la grille d'une demeure pour y faire quelques explorations...

Bluff de Pâques ! dit le journal *La Suisse*. Mieux que cela : odieux truquage pour essayer de faire croire que des voleurs sont des héros...

### Censure austro-boche

A l'occasion du jubilé de Shakespeare, le Théâtre national tchèque de Prague devait représenter *Henri IV*.

Mais la censure autrichienne a interdit la représentation.

Ce ne peut être qu'à cause du titre de l'ouvrage et d'une confusion entre un roi d'Angleterre et le plus populaire des rois de France.

Car le théâtre de Shakespeare est orthodoxe dans les empires du Centre et ses pièces continuent à figurer sur les scènes allemandes.

Chacun sait, en effet, depuis les récentes découvertes d'un savant professeur de l'Université d'Heidelberg, que Wilhelm Schöksbehr, né à Francfort-sur-le-Main, est un dramaturge boche qu'on a tenté de faire passer pour Anglais par suite d'une trop longue tolérance de l'Allemagne.

### Pour les gens intelligents

Nous ne saurions trop engager les Français d'Algérie à lire tous les samedis la *Tribune Algérienne*, dont la première page (il y en a deux) est composée presque uniquement de morceaux choisis de l'*Œuvre*, sans que d'ailleurs le nom de l'*Œuvre* y soit une seule fois cité.

Quant à ceux à qui cette anthologie hebdomadaire ne suffirait pas, ils sont parfaitement libres d'acheter tous les jours l'*Œuvre*, qui complète de son mieux la *Tribune Algérienne*.

### L'ORDRE D'ELISABETH

Le gouvernement belge étudie la création d'un ordre nouveau qui, pour rendre un éclatant hommage d'admiration et d'amour à la reine, s'appellera l'Ordre d'Elisabeth.

### MM. Ribot et Malvy à Arras

M. Malvy s'est rendu hier à Arras pour remettre la croix de la Légion d'honneur à M. Rohart-Courtin, maire de cette ville, qui en majesté occasions a fait preuve d'un courage héroïque.

M. Ribot avait accompagné son collègue, et c'est lui qui a épingle la croix des braves sur la poitrine de M. Rohart-Courtin. Cette cérémonie a eu lieu dans une des rares salles de la préfecture épargnées par le bombardement.

### Le mandat des maires prorogé

La loi prorogeant les pouvoirs des conseils municipaux n'a pas visé la situation des maires et adjoints dont le mandat pouvait être considéré comme expiré.

M. Lucien Cornet, sénateur et maire de Sens, en a référé à M. le ministre de l'intérieur, dont la réponse est de nature à former jurisprudence à l'égard de tous les maires et adjoints.

Le ministre déclare, en effet, que l'existence des municipalités étant liée à celle des assemblées qui les ont élues, il ne paraît pas douteux que le mandat des maires et des adjoints ne soit prorogé *ipso facto* par suite de la prorogation des pouvoirs des conseils municipaux.

### NECROLOGIE

Une messe anniversaire sera célébrée demain samedi, à dix heures et demie précises, en l'église Saint-Jean-Baptiste-de-la-Salle (chapelle de la Vierge), rue Dutot, n° 9, pour le repos de l'âme de M. Albert Michot, maréchal des logis au 44<sup>e</sup> régiment d'artillerie, tué à l'ennemi.

On est prié de considérer le présent avis comme une invitation.

### Appel du ministre des finances aux porteurs de titres des pays neutres

# "L'OEuvre" Féminine

## Concurrence

J'ai beau faire, je n'arrive pas à frissonner devant le péril que représente la concurrence féminine. Je n'arrive même pas à le bien comprendre. J'en suis empêchée par un petit nombre d'idées que je trouve simples et que, jusqu'à présent, j'avais cru justes.

Il me semblait, par exemple, que les hommes et les femmes vivaient ensemble, dans les mêmes maisons, mangeant la même soupe, et intéressés, les uns et les autres, à y mettre le plus de beurre possible.

Je considérais qu'un homme avait toujours une mère, généralement une femme, et qu'il était même exposé à avoir des sœurs et des filles ; qu'en conséquence, s'il lui fallait soutenir sa mère, nourrir sa femme, marier de gré ou de force ses filles et ses sœurs, pour éviter qu'elles ne lui restent ou ne lui retombent sur les bras, cela représentait, par ces temps de maris rares et de vie chère, un assez joli embarras. Je me disais que ce serait obligé ce pauvre homme que d'émanciper les femmes qui dépendent ainsi de lui. Chose curieuse, Socrate avait déjà eu cette pensée. Il conseillait à Aristarque, nous rapporte Xénophon, de faire travailler ses parentes pour qu'elles ne lui soient pas à charge et ne le prennent point en aversion.

Et comme toutes les femmes ne peuvent pas travailler à un métier féminin, — elles sont trop et ils sont trop peu, — j'envisageais sans effroi une nouvelle répartition des métiers. Je me demandais quelle puissance au monde pourrait bien empêcher une femme de fabriquer des portefeuilles, de sculpter le bois, de garnir des scènes, de décorer des appartements, au besoin même de faire couver des poules et de dessiner des jardins.

J'avais oublié la concurrence. Allez-vous dresser la femme devant l'homme, en ennemis, et cela au moment même où il viendra de lutter pour elle ? Voudriez-vous, pendant qu'il assure votre salut, lui voler son gagne-pain ? C'est une belle chose que le sentiment ; il prête à des effets si faciles. Et cependant ! Nous ne voyons pas que chaque ouvrier regarde comme adversaires les gens qui sont de la partie ; on ne s'égorgue pas dans les syndicats et le mot de confraternité désigne même, si je ne me trompe, cette courtoisie réciproque des membres de toute corporation. Pourquoi un homme ne serait-il pas confraternel envers la femme qui, travaillant aux mêmes besognes, y apporterait

une habileté semblable et en exigerait un salaire égal ?

Si, de plus, cet homme, rentré chez lui, déposait ce qu'il gagne dans une petite boîte, ainsi que sa femme et sa fille, il s'apercevrait peut-être que trois fois un font trois et que la concurrence féminine présente quelques avantages.

— Mais, à multiplier les ouvriers de cette façon inconsidérée, vous déterminez fatallement la surproduction et le chômage.

X

Je recommence à ne plus suivre. Mon journal me répète tous les matins que je dois travailler à l'expansion économique de la France. Je comprends qu'il nous faut fabriquer un très grand nombre d'objets, pour les porter dans un grand nombre d'endroits. Les hommes qui reviendront des tranchées — espérons qu'il y en aura — ne seront pas appelés à travailler trois fois plus qu'auparavant, en récompense de leurs bons services ; et, avant de partir pour la guerre, ils ne passaient pas pour se croiser les bras. Alors... c'est sur les morts que vous comptez ? Le travail des morts ! le vote des morts ! Hélas ! voilà qui leur fait beaucoup d'ouvrage et une grosse responsabilité. Il m'avait semblé, à moi, que toute expansion signifiait une activité intense, stimulant la concurrence au lieu de la redouter.

Imaginons même une société idéale, gorgée de richesses, ne sachant plus que faire de ses produits — rassurons-nous, ce ne sera pas celle d'après-demain — dans ce royaume d'abondance il y aurait intérêt à ce que tout le monde se reposât un peu et que ce ne fut pas toujours aux mères de peiner. Plus on est de gens pour une tâche, moins on y dépense d'effort — c'est, du moins, ce qu'on m'apprenait autrefois, du temps où je faisais des problèmes, — et les hommes devraient être les derniers à se plaindre du vigoureux coup de main que la grande équipe féminine se dispose à venir leur donner.

Mais non. Bon nombre passent leur temps à se dire : « Pourvu qu'on ne fasse pas trop d'ouvrage et que nous soyons les seuls à travailler. » Et ce sont les fils et les disciples des hommes qui ont fait la Révolution française parce que l'étreinte du régime corporatif leur déplaît ! Vous voyez que je ne suis pas sans excuse de trouver leur raisonnement difficile à comprendre.

Je sais bien qu'il y a la question de la soupe, celle des enfants et des chaussettes. Pour la soupe et les enfants, on arriverait peut-être à une solution ; nous aurons l'occasion d'en présenter plusieurs. Mais je crains que pour les chaussettes il n'y ait pas de compromis possible.

S'amuser à aller gagner cinq ou six francs dehors, en faisant concurrence à l'homme, alors qu'on pourrait si bien économiser cinquante centimes si l'on restait chez soi à raccommoder ses bas, cela n'a pas le sens commun ! Evidemment. Cela a peut-être quelques sens tout de même.

Une universitaire

Carnet d'une féministe

## La peur de déplaire

M. Brieux a jeté récemment la terre parmi les hommes. Il leur a fait entrevoir que les femmes, édifiées par la guerre sur la capacité qu'elle possède de subsister sans eux, pourraient bien ne plus se soucier de leur compagnie. Eh ! quoi ! ni ménagères, ni amoureuses ! Est-ce donc cette récompense que l'avenir réserve aux braves qui sauvent la patrie ? Vite qu'on les rassure !

Les journalistes s'y sont employés avec zèle. Et M. Brieux, reculant épouvanté devant le doute qu'il apporta, s'est empressé de certifier que les travailleuses poseraient « leurs outils pour mieux tendre les bras » au combattant revenu de la guerre et s'en aller « parer le foyer » où il reposera. Dieu soit loué ! L'amour et les confitures survivront à cette rude alerte. Les hommes garderont leurs moyens de plaisir afin de s'assurer l'un et les autres. La femme, ayant malheureusement acquis — malgré tous les soins passés pour l'en empêcher — la possibilité de remplir elle-même sa bourse par son travail, daignera s'en dispenser et continuer de la tendre au seigneur et maître qu'elle se donnera ainsi.

Pour moi, ce qui m'attendrit en cette occurrence, c'est la touchante humilité masculine. Déjà, naguère, un de nos confrères m'avait émué jusqu'aux larmes lorsqu'il écrivait dans un grand journal du Centre : « Si l'on permet aux femmes de gagner leur vie, elle ne seront plus dans la nécessité de se marier, et elles n'y consentiront point. » D'où il appert que, dans la pensée des hommes — de la plupart du moins — les femmes acceptent de les supporter seulement pour la protection qu'elles reçoivent d'eux. Et l'on parle de l'orgueil du mâle !

Si j'étais homme, j'aurais, je l'avoue, beaucoup moins de vertu. J'afficherais la prétention d'être aimé pour moi-même. Je m'appliquerais à organiser la société de façon que les femmes puissent se passer de moi, si elles le voulaient. Et quel doux triomphe lorsqu'il m'arriverait d'en trouver une qui ne vendrait point et qui m'offrirait gracieusement ce point de vue !

Si j'étais homme, j'aurais, je l'avoue, beaucoup moins de vertu. J'afficherais la prétention d'être aimé pour moi-même. Je m'appliquerais à organiser la société de façon que les femmes puissent se passer de moi, si elles le voulaient. Et quel doux triomphe lorsqu'il m'arriverait d'en trouver une qui ne vendrait point et qui m'offrirait gracieusement ce point de vue !

Comme nos députés, assure le *Rappel*, un peu ironiquement, ne veulent pas jouer aux Conventionnels, ils ne sauront jouer que le rôle d'inspecteurs-conseillers.

C'est déjà de trop dans une démocratie où nul n'est responsable.

Entente et accaparement

M. Maurice Ajam continue à demander dans *l'Information* une coordination de nos efforts économiques. Il veut, avec nous, que soit pas perdue la leçon des événements, et que la France organise dès à présent son activité de demain :

Un individualiste peut persister à considérer que des procédés commerciaux puisant leur force dans une discipline étroite et dans la limitation des libertés personnelles ne sont pas dignes d'une civilisation avancée. Je suis, quant à moi, persuadé que le progrès finira par évoluer dans le sens de la liberté.

Mais, nous sommes obligés de prendre les choses où elles en sont. La guerre est une régression : un peuple pacifique sera cependant obligé de préparer et de perfectionner des instruments de carnage tant qu'il aura pour voisins des peuples violents, dominateurs et cupides.

Cette notion suffit à expliquer pourquoi, à l'heure présente, le patronat français commence à se méfier de son individualisme excessif, pourquoi des associations comprenant l'élite des dirigeants économiques se forment en vue d'explorer à la française les moyens allemands.

Et M. Maurice Ajam, établissant la distinction qui convient entre l'entente et l'accaparement, termine par cette formule... lumineuse :

Pendons les accapareurs à la lanterne, soit ; mais, d'abord, éclairons la lanterne.

me refuse cette joie, d'avoir des amis à ma table !...

— Maman est une vraie enfant gâtée ! dit Marthe.

— J'aurais tant aimé parler de mon fils !... Il me semble qu'il aurait été un peu déjeuner.

— Madame, j'accepte... fit M. Tapis vaincu.

Il ajouta, tout bas à l'oreille d'Hélène :

— Elle n'aurait qu'à s'évanouir encore !... Zut !... Ça lui est déjà arrivé !

— Ah ! vous êtes un homme délicieux ! le digne oncle de la plus adorable des nièces !

— Mais à condition que je vous aurai à déjeuner à mon tour demain, au restaurant, avec vos deux charmantes filles.

— Entendu ! Accepté ! Partons.

— J'ai toujours mon taxi.

— Maman, tu t'émançipes ! disait Marthe. En l'absence de papa, il faudra que je te dirige !...

Ce fut, dans la grande salle à manger des Perrussel, le premier repas un peu gai qu'eut à servir la vieille Alice, depuis le dîner après lequel le chef de famille avait disparu si étrangement.

Au café, tandis que Marthe surveillait, de son regard aigu, Hélène qui semblait hypnotisée par un portrait de M. Perrussel peint dix ans auparavant, M. Tapis, loquace, savourait un des bons cigares de l'ancien éditeur scientifique, en buvant sa vieille fine. De son accent du Vermandois, il racontait ce qu'il avait vu de la guerre dans sa ré-

tis l'amour et les soins douillets du nid, lesquels sont, chez les humains comme chez les oiseaux, une expression naturelle de l'amour.

Mais je pense ainsi, sans doute, parce que, femme, je sais ce que, dans leur candeur, nos frères ignorent. C'est qu'il n'est point dans l'âme féminine de se passer de l'homme plus qu'il n'est en lui de se passer de la femme. C'est que, n'ayant plus besoin de sa protection, elle aura toujours besoin de sa tendresse ; et aussi que, pour être aimé, il lui suffit d'être aimable. Celles qui lui font croire le contraire ne sont pas dignes de la peine qu'il met à les conquérir. Et aucune des épouses et des fiancées qui accueillent, ferventes, les héros invalides que la guerre leur rend ne me démentira.

Que les hommes — soldats et autres — regardent sans peur leurs compagnes et leurs filles s'assurer un gage-pain. La femme émancipée par le travail ne devient point de ce fait indifférente ou impropre au foyer, ni hostile à l'homme. C'est tout au plus si elle demandera à celui-ci de remplacer ses anciens moyens de plaisir par quelques autres plus normaux : tels l'abnégation et le charme, si appréciés chez la femme, que, certes, la nature n'a point refusés à l'homme en le créant, mais que, jusqu'à présent, il a vraiment trop négligé de cultiver en lui.

Jane Misme

## Les idées qui passent...

Commissaires aux armées

L'idée fait son chemin. Arrivera-t-elle au bout avant la fin de la guerre ?

Dans la *Libre Parole*, M. Joseph Denais écrit, à propos de la réforme électorale, et en précisant les droits et les devoirs des parlementaires :

Il faut être fou pour admettre un seul instant que le pays est disposé à accepter un régime dictatorial sans réservé le droit de contrôler qui appartient aux représentants élus de la nation et qui est la garantie suprême de l'individu contre l'arbitraire. La guerre elle-même aura attesté la nécessité du contrôle : ceux qui savent, ceux qui ont vu peuvent l'affirmer, et je me souviens, non sans émotion, d'avoir reçu, sur ce point le témoignage formel de notre ami Driant. Donc, il y a inévitablement — toutes questions constitutionnelles étant réservées — une représentation élue de la nation. Le devoir pour les bons citoyens est de chercher par quelles voies et suivant quels moyens cette représentation sera la plus fidèle et la plus complète possible.

Quant à l'*Action Française*, s'associant pour une fois au *Rappel*, elle ne veut pas qu'on établisse le moindre rapprochement entre les représentants parlementaires aux armées et les « contrôleurs des guerres » de l'ancien régime.

Comme nos députés, assure le *Rappel*, un peu ironiquement, ne veulent pas jouer aux Conventionnels, ils ne sauront jouer que le rôle d'inspecteurs-conseillers.

C'est déjà de trop dans une démocratie où nul n'est responsable.

Entente et accaparement

M. Maurice Ajam continue à demander dans *l'Information* une coordination de nos efforts économiques. Il veut, avec nous, que soit pas perdue la leçon des événements, et que la France organise dès à présent son activité de demain :

Un individualiste peut persister à considérer que des procédés commerciaux puisant leur force dans une discipline étroite et dans la limitation des libertés personnelles ne sont pas dignes d'une civilisation avancée. Je suis, quant à moi, persuadé que le progrès finira par évoluer dans le sens de la liberté.

Mais, nous sommes obligés de prendre les choses où elles en sont. La guerre est une régression : un peuple pacifique sera cependant obligé de préparer et de perfectionner des instruments de carnage tant qu'il aura pour voisins des peuples violents, dominateurs et cupides.

Cette notion suffit à expliquer pourquoi, à l'heure présente, le patronat français commence à se méfier de son individualisme excessif, pourquoi des associations comprenant l'élite des dirigeants économiques se forment en vue d'explorer à la française les moyens allemands.

Et M. Maurice Ajam, établissant la distinction qui convient entre l'entente et l'accaparement, termine par cette formule... lumineuse :

Pendons les accapareurs à la lanterne, soit ; mais, d'abord, éclairons la lanterne.

L'« Oeuvre » militaire

## Un marchandise déplacé

De violentes actions se déroulent un peu partout sur le front. Il est bien rare que chacun de ceux qui y prennent part n'y laisse pas quelque chose !

Pour les uns, c'est la vie, offerte joyeusement et glorieusement au pays. D'autres, plus chanceux, s'en tirent avec des blessures et, par surcroit, avec la perte de tout ou partie de leur équipement ou de leur armement.

Je connais un officier, blessé trois fois, et qui, trois fois, a eu à se rééquiper complètement. A chaque coup, il a tout abandonné dans la bagarre : revolver, jumelle, casque, capote, etc. Lors de sa dernière blessure, on l'emmène au poste de secours, où il est soigné par un petit saint Jean. De son portefeuille, de son argent, de ses papiers, il n'entend plus jamais parler. Dans la boue de quel entonnoir sont-ils restés ?

L'Intendance, qui doit payer les pertes subies dans ces conditions, se fait outrageusement tirer l'oreille. Elle prétend rembourser, non pas la valeur des objets neufs que l'officier est obligé de racheter, mais simplement leur valeur d'usage le jour où ils furent perdus. Vous avez payé un objet cent francs. Du fait que vous l'avez utilisé, il n'en vaut plus que cinquante. C'est cette somme qu'on vous offre !

C'est le marchandise classique qui intervient lors du règlement des sinistres d'assurance. Il n'est vraiment pas à sa place ici et il choque singulièrement.

L'Etat doit rembourser la perte réelle. Or, la perte réelle est représentée par le montant de la somme qu'il faut débourser pour remplacer les objets perdus. C'est là un raisonnement aussi mathématique que celui qui consiste à affirmer que deux et deux font quatre. L'Intendance, qui s'y connaît en chiffres, est mal venue à prétendre que deux et deux égale deux !

Mortimer-Mégrét

Pour passer dans les services automobilistes.

Pour apprendre les matières nécessaires à l'examen.

Lisez le *Guide Pratique de l'Automobiliste Militaire de Campagne*, 12, Avenue de la Grande-Armée, Paris : deux francs.

Il indique les formalités nécessaires et donne les conseils techniques utiles.

## RÉPONSES

J. B. 29.37. — Les loyers versés, quelle soit la date et le montant, seront imputés sur la somme que la commission arbitrale fera payer au locataire. S'ils sont égaux à cette somme, le locataire ne paiera plus rien.

Barnezet. — La plainte suivra son cours. Au besoin, renouvellez-la par lettre au procureur de la République.

Préparation instantanée de l'Eau Alcaline par les Comprimés Vichy-Etat. Toutes Ph. 2 FRANCS le Flacon de 100 Comprimés.

## JUBOL

Éponge et nettoie l'intestin.

Évite l'Appendicite et l'Entérite.

Guérit Hémorroïdes.

Empêche les excès d'embolpoint.

Régularise l'harmonie des formes.



# DERNIÈRES NOUVELLES

LES PIRATES DE L'AIR

## LES VICTIMES DU DERNIER RAID

Le zeppelin « L-20 » poursuivi par un croiseur allié a échoué sur les côtes norvégiennes. L'équipage a été interné.

L'attaque aérienne qui a eu lieu dans la nuit de mardi semble avoir été plus violente et plus grave que toutes les précédentes. Ainsi que nous l'avons dit, six zeppelins au moins y prirent part et, sur certains points, le bombardement dura deux heures.

Il ressort d'un communiqué que le maréchal French a fait hier matin que le nombre des victimes du raid a été de 9 tués et de 27 blessés.

La ville qui a particulièrement souffert du bombardement est York.

D'après le *Daily Mail*, la ville d'York a été bombardée pendant une heure par deux zeppelins et plusieurs bombes tombèrent dans les districts populaires. Le premier zeppelin fut abattu à 9 h. 30 du soir, et ce fut une surprise, vu le mauvais temps et la pluie. Un autre fut vu dans le Yorkshire, à 11 h. 45. Un autre passa sans jeter de projectiles, mais revint une demi-heure après et effectua un court bombardement. Actuellement, il y aurait 17 personnes tuées et 44 blessées. Dans ces nombres figurent plusieurs soldats.

Le total des victimes faites en Angleterre par les zeppelins depuis le premier raid, qui remonte au 19 janvier 1915, serait maintenant de 326 tués et 719 blessés.

### Sur les côtes norvégiennes

Un des aéronefs qui prirent part à l'expédition, le L-20, est tombé à la mer dans le Hauersfjord, près de Stavanger. Il n'est plus qu'une épave.

L'agence *l'Information* nous donne les renseignements suivants à ce sujet :

« Ce zeppelin mesurait 150 pieds de longueur et 80 de diamètre. Il était actionné par six moteurs de 800 chevaux-vapeur.

« Quand il tomba, il heurta la falaise et se brisa en deux tronçons. Une des gondoles fut arrachée, projetant sept hommes en arrière. Huit autres étaient déjà précipités à la mer. Trois seulement, dont le capitaine, se maintiennent sur les épaves. Ils jetèrent les moteurs par-dessus bord.

### Le récit du raid

« Les hommes qui ont pu être recueillis étaient complètement épuisés ; et plusieurs avaient les bras et les jambes cassés. Tous ont été internés et placés sous la surveillance des autorités militaires, à l'exception des blessés qui ont été immédiatement transportés à l'hôpital.

« Le commandant a raconté que le zeppelin avait quitté l'Allemagne mardi à midi, se dirigeant vers les côtes anglaises.

« Il se préparait à rejoindre son point de départ, dans la nuit de mardi, mais la tempête qui sévissait le détourna de sa route à différentes reprises.

« Mercredi matin, sa quantité de pétrole étant épuisée (il ne lui en restait que six litres), ayant aperçu la côte norvégienne, il se décida à descendre.

« Mais des renseignements reçus de Stavanger disent qu'il a essayé d'atterrir parce qu'il avait été pris en chasse, dans la mer du Nord, par un croiseur allemand. »

## Après les troubles de Dublin

### Le successeur de M. Birrell

Londres, 4 mai. — Au cours de la séance de la Chambre des Communes, M. Asquith a annoncé qu'il ferait la semaine prochaine une déclaration sur les résultats de l'enquête faite au sujet des troubles d'Irlande.

Comme successeur de M. Birrell au secrétariat pour l'Irlande, on cite, d'après le *Daily Chronicle*, les noms de MM. Harcourt, ministre des travaux publics, et M. Mac Kinnon Wood, secrétaire d'Etat pour l'Ecosse.

Le *Daily Express* cite également celui de M. Waller Long.

Dublin, 4 mai. — Les journaux sont officiellement autorisés à démentir les bruits mis en circulation au sujet de l'exécution sans jugement d'un rebelle, quel qu'il soit.

On suppose que le rebelle dont le corps a été retrouvé près du bureau de poste a été tué par les troupes alors qu'il tentait de se sauver.

On ignore où sont les trois autres signataires de la proclamation de la république, Edmund Kent, John Mac Dermott et Joseph Plunkett.

### METZ ÉVACUÉ ?

Londres, 4 mai. — Suivant une dépêche d'Amsterdam à l'agence Reuter, les autorités militaires allemandes auraient décidé l'évacuation de la population de Metz.

## AU REICHSTAG

### L'ordre du jour du 9 mai

Berne, 4 mai. — On annonce officiellement que le Reichstag se réunira le 9 mai. L'ordre du jour sont inscrites :

1<sup>re</sup> Une motion socialiste demandant la suspension des poursuites contre le député Liebknecht ;

2<sup>re</sup> Discussion en première lecture du projet de loi sur les indemnités de guerre ;

3<sup>re</sup> Discussion en première lecture du projet de loi revisant la loi sur les associations.

### LA NOTE DU PRÉSIDENT WILSON

## « Pas de temporisation »

### C'EST L'OPINION AMÉRICAINE

La réponse de l'Allemagne annoncerait que les sous-marins se conformeront au droit des gens

D'après le *Lokal Anzeiger*, la réponse allemande à la note du président Wilson aurait dû être remise hier à l'ambassadeur des Etats-Unis à Berlin. On ignore encore en quels termes elle est conçue. Un télégramme reçu à New-York dit bien que la réponse annoncerait que les sous-marins allemands ont reçu l'ordre de se conformer au droit des gens. Mais, à Washington, on dissimule mal les sentiments pessimistes.

D'autre part, on mandate de Berlin aux *Dernières Nouvelles de Munich* qu'avant d'aborder l'ordre du jour de la séance de la commission du budget, le secrétaire d'Etat, M. von Jagow, a déclaré que le gouvernement aurait voulu pouvoir informer la commission de sa décision relative à la note américaine, mais que la réponse n'était pas encore au point et que le chancelier en donnerait connaissance dès son retour du front.

### Le pessimisme à Washington

New-York, 4 mai. — Les notes publiées par les journaux mettent quelque insistance, teintée de vagues espérances, à rappeler que le seul terrain possible de discussion est la cessation préalable de la guerre sous-marine ; mais elles sont unanimes à constater que les indications du caractère probable de la réponse allemande et le coulage du navire brésilien *Rio-Branco*, ainsi que la tentative commise contre le *Friedland*, naviguant sous pavillon américain, c'est-à-dire de nouveaux attentats contre le droit des neutres, ne laissent pas prévoir que l'Allemagne se soumettra aux conditions préliminaires *sine qua non*.

Elles déclarent que la seule chose qui soit claire dans cette affaire est que les Etats-Unis refuseront les contre-propositions allemandes et rompront les relations diplomatiques si la demande impérative américaine n'est pas acceptée.

L'incorrection et le sans-gêne de la diplomatie de Berlin démontant d'accéder à la demande du président Wilson qui demandait une réponse immédiate, accentuent à chaque jour de délai les mauvaises dispositions des Etats-Unis.

Certains adversaires du président Wilson manifestent des craintes sur sa fermeté absolue, tandis que l'entourage du gouvernement s'efforce de propager une appréciation contraire.

En tout cas, la presse et l'opinion se déclarent opposées à toute temporisation et les sentiments antiallemands se manifestent dans le quartier des affaires d'une façon inconnue jusqu'à ce jour.

### Optimisme de façade

New-York, 4 mai. — Dans le parti allemand et dans l'entourage du comte Bernstorff on se montre d'un optimisme affecté.

Le comte Bernstorff continue ses intrigues, tandis que la presse à sa solde adresse des menaces au président Wilson sous forme d'allusions à des affaires privées.

« Le commandant a raconté que le zeppelin avait quitté l'Allemagne mardi à midi, se dirigeant vers les côtes anglaises.

« Il se préparait à rejoindre son point de départ, dans la nuit de mardi, mais la tempête qui sévissait le détourna de sa route à différentes reprises.

« Mercredi matin, sa quantité de pétrole étant épuisée (il ne lui en restait que six litres), ayant aperçu la côte norvégienne, il se décida à descendre.

« Mais des renseignements reçus de Stavanger disent qu'il a essayé d'atterrir parce qu'il avait été pris en chasse, dans la mer du Nord, par un croiseur allemand. »

« Les hommes qui ont pu être recueillis étaient complètement épuisés ; et plusieurs avaient les bras et les jambes cassés. Tous ont été internés et placés sous la surveillance des autorités militaires, à l'exception des blessés qui ont été immédiatement transportés à l'hôpital.

« Le commandant a raconté que le zeppelin avait quitté l'Allemagne mardi à midi, se dirigeant vers les côtes anglaises.

« Il se préparait à rejoindre son point de départ, dans la nuit de mardi, mais la tempête qui sévissait le détourna de sa route à différentes reprises.

« Mercredi matin, sa quantité de pétrole étant épuisée (il ne lui en restait que six litres), ayant aperçu la côte norvégienne, il se décida à descendre.

« Mais des renseignements reçus de Stavanger disent qu'il a essayé d'atterrir parce qu'il avait été pris en chasse, dans la mer du Nord, par un croiseur allemand. »

« Les hommes qui ont pu être recueillis étaient complètement épuisés ; et plusieurs avaient les bras et les jambes cassés. Tous ont été internés et placés sous la surveillance des autorités militaires, à l'exception des blessés qui ont été immédiatement transportés à l'hôpital.

« Le commandant a raconté que le zeppelin avait quitté l'Allemagne mardi à midi, se dirigeant vers les côtes anglaises.

« Il se préparait à rejoindre son point de départ, dans la nuit de mardi, mais la tempête qui sévissait le détourna de sa route à différentes reprises.

« Mercredi matin, sa quantité de pétrole étant épuisée (il ne lui en restait que six litres), ayant aperçu la côte norvégienne, il se décida à descendre.

« Mais des renseignements reçus de Stavanger disent qu'il a essayé d'atterrir parce qu'il avait été pris en chasse, dans la mer du Nord, par un croiseur allemand. »

« Les hommes qui ont pu être recueillis étaient complètement épuisés ; et plusieurs avaient les bras et les jambes cassés. Tous ont été internés et placés sous la surveillance des autorités militaires, à l'exception des blessés qui ont été immédiatement transportés à l'hôpital.

« Le commandant a raconté que le zeppelin avait quitté l'Allemagne mardi à midi, se dirigeant vers les côtes anglaises.

« Il se préparait à rejoindre son point de départ, dans la nuit de mardi, mais la tempête qui sévissait le détourna de sa route à différentes reprises.

« Mercredi matin, sa quantité de pétrole étant épuisée (il ne lui en restait que six litres), ayant aperçu la côte norvégienne, il se décida à descendre.

« Mais des renseignements reçus de Stavanger disent qu'il a essayé d'atterrir parce qu'il avait été pris en chasse, dans la mer du Nord, par un croiseur allemand. »

« Les hommes qui ont pu être recueillis étaient complètement épuisés ; et plusieurs avaient les bras et les jambes cassés. Tous ont été internés et placés sous la surveillance des autorités militaires, à l'exception des blessés qui ont été immédiatement transportés à l'hôpital.

« Le commandant a raconté que le zeppelin avait quitté l'Allemagne mardi à midi, se dirigeant vers les côtes anglaises.

« Il se préparait à rejoindre son point de départ, dans la nuit de mardi, mais la tempête qui sévissait le détourna de sa route à différentes reprises.

« Mercredi matin, sa quantité de pétrole étant épuisée (il ne lui en restait que six litres), ayant aperçu la côte norvégienne, il se décida à descendre.

« Mais des renseignements reçus de Stavanger disent qu'il a essayé d'atterrir parce qu'il avait été pris en chasse, dans la mer du Nord, par un croiseur allemand. »

« Les hommes qui ont pu être recueillis étaient complètement épuisés ; et plusieurs avaient les bras et les jambes cassés. Tous ont été internés et placés sous la surveillance des autorités militaires, à l'exception des blessés qui ont été immédiatement transportés à l'hôpital.

« Le commandant a raconté que le zeppelin avait quitté l'Allemagne mardi à midi, se dirigeant vers les côtes anglaises.

« Il se préparait à rejoindre son point de départ, dans la nuit de mardi, mais la tempête qui sévissait le détourna de sa route à différentes reprises.

« Mercredi matin, sa quantité de pétrole étant épuisée (il ne lui en restait que six litres), ayant aperçu la côte norvégienne, il se décida à descendre.

« Mais des renseignements reçus de Stavanger disent qu'il a essayé d'atterrir parce qu'il avait été pris en chasse, dans la mer du Nord, par un croiseur allemand. »

« Les hommes qui ont pu être recueillis étaient complètement épuisés ; et plusieurs avaient les bras et les jambes cassés. Tous ont été internés et placés sous la surveillance des autorités militaires, à l'exception des blessés qui ont été immédiatement transportés à l'hôpital.

« Le commandant a raconté que le zeppelin avait quitté l'Allemagne mardi à midi, se dirigeant vers les côtes anglaises.

« Il se préparait à rejoindre son point de départ, dans la nuit de mardi, mais la tempête qui sévissait le détourna de sa route à différentes reprises.

« Mercredi matin, sa quantité de pétrole étant épuisée (il ne lui en restait que six litres), ayant aperçu la côte norvégienne, il se décida à descendre.

« Mais des renseignements reçus de Stavanger disent qu'il a essayé d'atterrir parce qu'il avait été pris en chasse, dans la mer du Nord, par un croiseur allemand. »

« Les hommes qui ont pu être recueillis étaient complètement épuisés ; et plusieurs avaient les bras et les jambes cassés. Tous ont été internés et placés sous la surveillance des autorités militaires, à l'exception des blessés qui ont été immédiatement transportés à l'hôpital.

« Le commandant a raconté que le zeppelin avait quitté l'Allemagne mardi à midi, se dirigeant vers les côtes anglaises.

« Il se préparait à rejoindre son point de départ, dans la nuit de mardi, mais la tempête qui sévissait le détourna de sa route à différentes reprises.

« Mercredi matin, sa quantité de pétrole étant épuisée (il ne lui en restait que six litres), ayant aperçu la côte norvégienne, il se décida à descendre.

« Mais des renseignements reçus de Stavanger disent qu'il a essayé d'atterrir parce qu'il avait été pris en chasse, dans la mer du Nord, par un croiseur allemand. »

« Les hommes qui ont pu être recueillis étaient complètement épuisés ; et plusieurs avaient les bras et les jambes cassés. Tous ont été internés et placés sous la surveillance des autorités militaires, à l'exception des blessés qui ont été immédiatement transportés à l'hôpital.

« Le commandant a raconté que le zeppelin avait quitté l'Allemagne mardi à midi, se dirigeant vers les côtes anglaises.

« Il se préparait à rejoindre son point de départ, dans la nuit de mardi, mais la tempête qui sévissait le détourna de sa route à différentes reprises.

« Mercredi matin, sa quantité de pétrole étant épuisée (il ne lui en restait que six litres), ayant aperçu la côte norvégienne, il se décida à descendre.

« Mais des renseignements reçus de Stavanger disent qu'il a essayé d'atterrir parce qu'il avait été pris en chasse, dans la mer du Nord, par un croiseur allemand. »

« Les hommes qui ont pu être recueillis étaient complètement épuisés ; et plusieurs avaient les bras et les jambes cassés. Tous ont été internés et placés sous la surveillance des autorités militaires, à l'exception des blessés qui ont été immédiatement transportés à l'hôpital.

« Le commandant a raconté que le zeppelin avait quitté l'Allemagne mardi à midi, se dirigeant vers les côtes anglaises.

« Il se préparait à rejoindre son point de départ, dans la nuit de mardi, mais la tempête qui sévissait le détourna de sa route à différentes reprises.

« Mercredi matin, sa quantité de pétrole étant épuisée (il ne lui en restait que six litres), ayant aperçu la côte norvégienne, il se décida à descendre.

&lt;